

Psaume 8 (traduction La Colombe)

Amis, frères et sœurs

Parce que les conflits, les misères, les drames, les massacres, les bombardements, les attentats envahissent notre quotidien, depuis des semaines, ils se déroulent sous nos yeux par l'intermédiaire de nos écrans, en Ukraine, en Arménie, en Israël, à Gaza, sans oublier les autres foyers de guerre et de violence à travers le monde, il m'a semblé urgent d'entendre un texte de la Bible qui parle de la beauté de la création du monde. Il y a comme ça des textes repères, des textes phares qui se greffent sur l'histoire de nos vies. Pour moi, il s'agit du psaume 8 que nous venons d'entendre.

Ce psaume célèbre cette création, bien sûr à la manière de ce que l'auteur connaît de la création, à son époque, avec ses représentations de l'univers de son époque. L'ensemble du psaume renvoie au texte de la Genèse, racontant la création du monde, sous forme de poésie, et même sous forme de mythe, comment les croyants ont compris la création du monde.

La terre, la lune, les étoiles, les animaux, la végétation, et au milieu l'être humain. Merveille des merveilles que cet être humain, cet homme, ce fils d'homme, ce fils d'Adam, autrement dit ce fils de la terre. L'être humain fait partie de la terre, de cet « humus », ce petit mot qui donne à la fois les mots « humain » et « humilité ».

Est-ce que c'est à cela que l'auteur du psaume, que l'on pense être le roi David, est en train de prendre conscience, lorsqu'il compose ce cantique ?

Avec cette question émouvante : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le Fils d'un homme que tu en prends souci ? ». Le psalmiste s'adresse directement à Dieu dans sa prière. Il place l'humain dans un mouvement de reconnaissance envers son créateur. Une reconnaissance presque indicible tant l'humain est impressionné par la beauté et l'immensité de la création. Reconnaissant, aussi, parce qu'il se rend compte qu'il a été créé presque comme un dieu. En effet, n'est-il pas créé, cet humain, à l'image de Dieu, ou à sa ressemblance ? Et quelle est-elle cette image de Dieu, qu'on ne peut absolument pas représenter ? Si Dieu est esprit, ou ce souffle qui plane au-dessus du chaos, alors l'humain est créé à l'image de l'esprit, du souffle, autrement dit à l'image d'un être spirituel. Et il lui faut avancer chaque jour dans cette spiritualité, à découvrir, à s'approprier. Cette spiritualité à découvrir c'est que Dieu est amour. C'est l'amour de Dieu pour chaque créature, quelle que soit cette créature. Et c'est à l'image de cet amour que l'humain est créé. Il a été couronné « de gloire et d'honneur », comme un roi. Et Dieu met toute sa création aux pieds de l'être humain, non pour qu'il l'écrase, mais pour qu'il la cultive et qu'il en prenne soin.

Cette question « Qu'est-ce que l'homme ? » peut aussi s'entendre par « De quoi est-il capable, cet humain » ?

C'est sans doute la question que se pose le psalmiste, déjà sur lui-même. De quoi est-il capable ? Autrement dit, moi-même, de quoi suis-je capable ?

Et on peut répondre, parce que l'histoire nous le montre : l'humain est capable du pire des pires jusqu'à la destruction de sa propre humanité. L'histoire des génocides le montre par la révélation de détails innommables. Des horreurs perpétrées récemment dans de nombreux pays du monde révèlent ce côté sanguinaire et inimaginable de l'humain. Et moi, de quoi suis-je capable, si je suis attaquée, ou si quelqu'un des miens est agressé, violenté ? De quoi suis-je capable si je suis humiliée, dévalorisée, spoliée, rabaisée, harcelée, violée ? Personne ne peut répondre, pas même

moi. De nombreuses personnes sont en prison parce que parfois, elles ont tenté de faire justice elles-mêmes.

A l'inverse, l'humain est aussi capable du meilleur des meilleurs, souvent contre toute attente. Tant mieux, parce que le bien ne faisant pas de bruit, cela ne se voit pas toujours, en tout, cas pas tout de suite. De quoi suis-je capable, lorsque je suis aimée, reconnue, acceptée, discernée, lorsqu'on me fait confiance ? Difficile de répondre, mais souvent, c'est la meilleure part de moi qui est révélée.

Au fond, le psaume ne répond pas à ces questions, mais il rend grâce à Dieu pour l'extraordinaire grandeur de la personne humaine, même quand elle est (comme un bébé), sans puissance. Cela ne veut pas dire que les autres créatures de l'univers n'auraient pas de valeur, bien sûr, mais qu'est-ce que l'homme, sinon celui qui grandit, de sa faiblesse, de sa fragilité de nourrisson, à sa force d'homme debout ? « Par la bouche des enfants, des tout-petits, tu affirmes ta puissance devant tes ennemis, ainsi tu fais taire tes adversaires qui sans cesse luttent contre toi ! »

Dans la Bible, la figure des « tout petits » symbolise la condition humaine face aux puissants de ce monde. Les « petits » sont aussi la figure des plus vulnérables, ils sont la figure de la fragilité, mais à l'intérieur, il y a une force insoupçonnée, une résistance inattendue. Pourtant, dans le Nouveau Testament, dans certaines lettres de l'apôtre Paul, comme celle destinée aux Corinthiens, (1 Corinthiens 3,1) ou dans la Lettre aux Hébreux (5,13), l'enfant semble, à une première lecture, n'être que le symbole de l'immaturité spirituelle de certains croyants qui ont besoin de lait, des bébés incapables de supporter une nourriture solide, opposés aux adultes qui ont tous les sens pour discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais. Nous savons que, dès le plus jeune âge, les enfants ont donc besoin d'adultes protecteurs et bienveillants, d'un accès à l'éducation et de lieux sécurisés pour grandir. Alors comment comprendre cette affirmation que la voix des nourrissons soit une force face aux puissants et que l'Évangile soit révélé aux tout-petits et caché aux sages et aux intelligents ? Si les tout-petits ne peuvent pas exercer de discernement comme les adultes, comment peuvent-ils être les premiers récepteurs de la Bonne Nouvelle et devenir une vraie force dont Dieu se sert contre les puissances mortifères ? N'est-il pas encore écrit : « Si vous ne ressemblez pas aux enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume », autrement dit, vous n'accéderez pas à la compréhension du Royaume que j'annonce, dit Jésus.

L'homme a une fragilité de naissance. Il découvre qu'il naît pour mourir. Et cela il ne le supporte pas. Cette fragilité de naissance devient-elle ce sur quoi l'homme peut prendre appui ? Ainsi que le mentionne l'apôtre Paul dans sa seconde lettre aux Corinthiens : « C'est quand je suis faible que je suis fort, car la force de Dieu est dans la faiblesse ». (2 Co 12/10). Toutes les horreurs perpétrées dans les camps de concentration, quel que soit le pays et le régime politique ont toutes quelque chose en commun : détruire ce qui est humain en l'homme. Lui faire oublier qu'il est capable de compassion. Car la compassion, c'est un signe de faiblesse, dans les régimes totalitaires, parce que la compassion ouvre une brèche dans le cœur, si dur soit-il. Détruire ce qui est humain en l'homme lui fait oublier sa propre humanité. Cette question taraude tout le monde, devant les actes terroristes en tout genre. Elle émerge du cœur de la barbarie qui laisse le souffle coupé. Qui laisse dans la sidération et rend chacun incapable de réagir. La Bible rappelle au contraire l'importance de l'humanité, l'importance de l'humain. Qu'est-ce que l'homme ? L'homme est le sujet de toutes les attentions de Dieu, au

point que l'univers fut créé pour lui. Il est tellement attentif à l'être humain, qu'il se révélera à lui dans la plus grande des proximités, par la venue de Jésus, le Christ. Remarquons au passage que le psalmiste n'écrit pas : « Qu'est-ce que les hommes, pour que tu penses à eux ? » Le psalmiste prend en compte le fait que Dieu crée l'homme, à l'origine, en manifestant l'unité de l'humanité. Cette humanité est UNE, elle est mue par la même vie, quel que soit l'endroit de la planète. L'humanité n'est pas divisée, à l'inverse de ce que certains pourraient penser. Tous les êtres humains, hommes et femmes, sont équidistants de Dieu, dans sa création, par l'usage même que le psalmiste fait de ce singulier. C'est maintenant que la conception chrétienne de Dieu change la donne. Si Dieu est ailleurs, ou au-dessus, ou loin, il est aussi « avec ». Et ce petit mot de rien du tout « avec » est sans doute le plus important de tout le christianisme. Et c'est le Christ qui enseignera au monde un Dieu indéfectiblement lié à l'humanité. « Le Dieu de Jésus-Christ est celui qui fait sienne l'aventure humaine, qui s'y risque, s'y raconte et s'y révèle », comme l'écrivait Raphaël Picon, dans l'un de ses éditoriaux, rassemblés dans un livre intitulé « Un Dieu insoumis ». (p.48). Sera alors proposé par la personne du Christ, de reconnaître Dieu lui-même, dans une vie humaine, depuis la fragilité de la naissance à la faiblesse de la mort. Et si l'être humain était tenté en regardant les étoiles et les astres, de vivre dans les nuages, et peut-être d'échapper à sa finitude, alors il se trouverait éloigné de Dieu. Mais en découvrant en Christ, l'humanité de Dieu, alors, l'être humain est tout proche de Dieu. Et de son humanité, le Christ va en éprouver toutes les limites. Dans les Evangiles, nous sommes témoins, au moment du procès de Jésus, qu'il est lui-même l'enjeu d'une déshumanisation. « Tu dis que tu es Roi ? » Alors voilà le Roi ! Dévêtu, déguisé, insulté, bafoué par les crachats, fouetté. Il y perd sa dignité, son identité, sa voix, sa crédibilité. En dépit d'un procès inique, dérisoire, l'homme du prétoire, Pilate, le trouve innocent des chefs d'accusation portés contre lui. Alors qu'il le livre aux invectives du peuple, ridiculisé, déguisé en roi-prêtre, la foule entend cette phrase : Voici l'homme. (Jean 19/5).

Eh oui, voici l'homme dans toute sa faiblesse, celle qu'on déteste. Celle qui est insupportable ! Cette faiblesse qui défigure, dans laquelle on peut se reconnaître, dans laquelle on peut reconnaître notre finitude. On n'en veut vraiment pas. Tellement pas que la violence verbale s'abat et la foule réclame la mise à mort. Et la condamnation passe des hurlements à la mise en acte : « Il leur livra pour qu'il soit crucifié ». L'homme est lâché par les hommes. Et surgit alors un indescriptible sentiment d'abandon. Celui que nous pouvons connaître lorsque nous traversons des périodes difficiles, lorsque nous ne comprenons plus rien à ce qui nous arrive. Ou ce sentiment collectif qui s'empare de nous, dans les jours que sont les nôtres, provoqué par les guerres, les violences barbares.

Et lorsque Jésus s'écrit sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », ce n'est pas seulement le sentiment d'abandon de Jésus par Dieu, qu'il s'agit, mais plus largement, l'expression du poids de toute solitude humaine.

« Qu'est-ce que l'homme ? » demandait le psalmiste.

« Voici l'homme », répond l'Evangile.

Afin que personne ne soit oublié, surtout quand il crie ou bien qu'il murmure : ne me laisse pas seul dans le manque et la solitude. Ne me laisse pas dans la solitude humaine.

Dietrich Bonhoeffer écrira le 16 juillet 1944, dans l'une de ses lettres que l'on trouve dans le livre « Résistance et Soumission » : « Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et nous aide. »

Dieu est à la place du tout petit, cité dans la bouche du psalmiste.

Mais l'histoire continue. L'Evangile nous dit que Le Christ traverse la mort, toutes les morts. Et contre toute attente, il se relève de la vie imprenable de Dieu. Celle qui fait éclater les limites.

N'est-ce pas la même chose pour celles et ceux qui reviennent à la vie, malgré le mal, sous toutes ses formes ? Ceux-là ne sont-ils pas Fils et Filles de la résurrection ?

N'est-ce pas chacun et chacune de nous, lorsque nous sortons victorieux du mal, qu'il s'agisse du mal commis ou du mal subi ? L'un comme l'autre, c'est tout ce qui porte atteinte à l'humanité, à l'humain, et à son épanouissement. Le mal n'est pas extérieur à nous, il est en chacun de nous chaque fois que nous dominons l'autre et que nous nous éloignons de l'amour, chaque fois que nous oublions que nous sommes, que je suis, que l'autre est, une image de Dieu. Si certains l'oublent, essayons, nous, de ne pas tomber dans ce piège.

C'est de ce mal là que nous sommes appelés à être délivrés : celui de l'indifférence, celui de l'anesthésie, du terrible sentiment d'impuissance, celui qui nous fait oublier notre propre humanité et surtout notre compassion.

Et lorsque nous disons dans notre prière : « Délivre nous du mal », nous pourrions continuer en disant :

Délivre-nous de tout ce qui nous empêche de penser à cette phrase du psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu pour que tu en aies souci ».

Cela devrait, cela doit être notre prière permanente, tout comme : « qu'est-ce que l'homme, ô Dieu pour que tu en aies souci », devrait, doit être notre louange permanente.

C'est notre seule arme pour ne pas désespérer de notre prochain.

C'est notre seule façon de rester, pour Dieu, son espérance, sa douleur, certes, mais par-dessus tout, sa plus grande joie. Amen.